

L'humain reste un mendiant qui cherche un sens à sa vie

Paul M. Marchand, *Sympathie pour le diable II, Morituri te salutant*, Montréal, Lanctôt, 1999, 144 p., 16,95 \$.

Josée Bilodeau, *Kilomètres, Montréal, les Intouchables*, 1999, 86 p., 14,95 \$

Marie-Claire Corbeil, *Tess dans la tête de William*, Montréal, Triptyque, 1999, 96 p., 16 \$.

Yvon Paré

Numéro 98, été 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37431ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Paré, Y. (2000). Compte rendu de [L'humain reste un mendiant qui cherche un sens à sa vie / Paul M. Marchand, *Sympathie pour le diable II, Morituri te salutant*, Montréal, Lanctôt, 1999, 144 p., 16,95 \$. / Josée Bilodeau, *Kilomètres, Montréal, les Intouchables*, 1999, 86 p., 14,95 \$ / Marie-Claire Corbeil, *Tess dans la tête de William*, Montréal, Triptyque, 1999, 96 p., 16 \$.] *Lettres québécoises*, (98), 37–38.

Paul M. Marchand, *Sympathie pour le diable II, Morituri te salutant*, Montréal, Lanctôt, 1999, 144 p., 16,95 \$.
Josée Bilodeau, *Kilomètres*, Montréal, les Intouchables, 1999, 86 p., 14,95 \$.
Marie-Claire Corbeil, *Tess dans la tête de William*, Montréal, Triptyque, 1999, 96 p., 16 \$.

L'humain reste un mendiant qui cherche un sens à sa vie

RÉCIT
Yvon Paré

Jamais l'humain ne cessera. Toujours il se penchera sur les folies qui pulvérisent les villes, s'attendrira devant le regard d'une inconnue dans un restaurant, l'amour qui frappe et retourne la vie. Jamais non plus, il n'arrêtera de se demander ce que vaut la vie.

EN 1997, PAUL M. MARCHAND PUBLIAIT chez Lanctôt un récit : *Sympathie pour le diable*. Sa vie à Beyrouth et à Sarajevo, comme témoin de la guerre, apparaît en filigrane. Un livre un peu déroutant, hétéroclite, complaisant, verbeux à souhait qui offrait un aspect de la guerre. Dans un second récit, *Sympathie pour le diable II, Morituri te salutant*, Paul M. Marchand revient sur le sujet, sur cette blessure qui l'a ramené sur terre. Oublions l'ordre chronologique, les analyses qui nous feraient comprendre ces affrontements meurtriers. L'impartialité du journaliste ne tient plus avec Paul M. Marchand. Il se situe au delà de tout. Il est un agissant, un provocateur qui mène son propre combat, défie la mort pour sentir en lui toute la puissance du vivant qui se croit invulnérable. Il flotte, ce chevalier de l'Apocalypse, semblable à ce général cinglé d'*Apocalypse Now* qui fait jouer *La Walkyrie* de Richard Wagner en larguant des bombes sur les villages vietnamiens. Avec Paul M. Marchand, nous sommes « au delà du bien et du mal ». Plus aucune loi ne subsiste. Nous confrontons l'animal, la bête qui ne veut que la mort de l'autre parce qu'il est l'autre.

Paul M. Marchand fait la guerre à sa manière, défie les tireurs, fonce à toute vitesse dans Beyrouth pour se sentir invulnérable et plus vivant que vivant. Il ira même jusqu'à narguer les guetteurs, s'offrant comme cible, pendant la durée d'une chanson de Mick Jagger. Défi, étourderie d'adolescent qui, par fanfaronnade, tente le diable jusqu'à ce qu'une balle lui rappelle qu'il est humain. Rien d'autre.

Il y eut un éclair brisant. Aveuglant soleil blanc comme un flash gavé de magnésium, acéré et suramplifié d'une luminosité intempérée. L'intérieur de la voiture s'étira pour résorber sa constellation prisonnière. Dans la lumière magnifiée, une explosion mate, assourdie, précocement éven-

tée, sécréta des ondulations spasmodiques en rumeurs de dégâts fulgurants. Calquée sur l'éblouissement, la détonation fut incisive, inédite. Des myriades de fissures étincelantes grêlèrent ma vue et griffaient mes rétines. (p. 79-80)

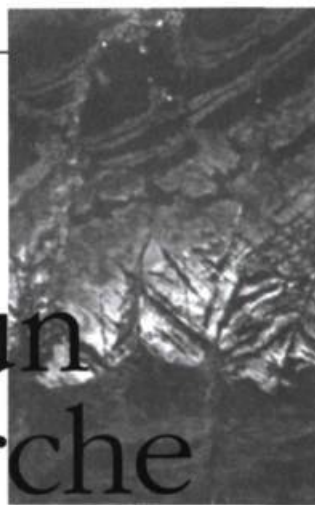
Parfois, au détour d'une rue, derrière un tas de gravats, le lecteur est ébloui. Une complicité se dégage au cœur même de l'enfer. On s'attendrit sur ce guerrier solitaire qui, tout en visant ce qu'il y a de vivant devant lui, s'intéresse à Saint-John Perse, Neruda et Tzara. Que dire aussi devant ce « Cimetière au lion » qui, de véritable havre de verdure qu'il était à Sarajevo, devient charnier envahi par les morts qui s'entassent et s'empilent ?

Quelques réflexions sur le travail du journaliste, sur le sens de l'Histoire, quelques confidences sur sa vie mais surtout des pages et des pages où Paul M. Marchand étale sa suffisance, son mépris et son dédain pour l'humanité entière. Il est de la caste des élus, et les militaires, les fonctionnaires, les journalistes qui s'agitent autour de lui ne sont que des minables. Personne n'échappe à la vindicte de Paul M. Marchand. Il a la gâchette rapide et rate rarement sa cible.

Ces pitoyables comiques, formatés pour orbiter comme des mollusques autour des porte-parole officiels et recracher en petits télégraphistes domestiqués leurs divers comptes rendus institutionnalisés, lorsqu'ils réintègrent leurs rédactions après leur visite guidée. (p. 68)

Mais plus que tout, ce qui détourne de ce récit, c'est le style gonflé. Des exemples ? « L'érection du fusil flancha vers le sol », « en bâillon dans une bouche à cris », « liasse de langages ailés », « les cœurs percutants qui affrontent ma netteté focale ». De quoi étourdir et y perdre son chat.

La modération aurait bien meilleur goût dans un tel récit. Pour quelques moments de grâce, nous devons subir cette prose gavée aux stéroïdes. Et qu'on ne compare pas Paul M. Marchand à Ernest Hemingway. S'il vous plaît...



Quand il suffit d'être attentif

Josée Bilodeau ne pratique pas l'écriture en jetant des obus dans un quartier habité. Elle se fait discrète, attentive pour broder sur sa vie, Montréal, une rue, un restaurant, une rencontre ou encore une échappée dans son pays natal. Elle y fuit un homme qu'elle n'aime plus ou qu'elle aime encore trop.

Rien de spectaculaire. Nous nous laissons guider par Josée Bilodeau, caresser par les gestes qui font que la vie est la vie. Elle excelle dans cet art de montrer le quotidien sans le maquiller ou le transformer. Nous nous prenons à sourire quand elle surveille un grand blond dans un autobus qui file vers le centre-ville de Montréal. Parce que c'est cela, l'art de Josée Bilodeau. Un monde de sourires, de regards, de petites attentions qui font que la vie est douce et qu'on la savoure avec un café odorant. C'est bon, cette manière de montrer le bonheur sans sortir trompettes

et percussions.

Souvent, je vois cet homme passer. Nous avons commencé à nous sourire. J'ai amassé plein d'histoires sur ses trajets, sur sa démarche nonchalante. Ce soir, je le salue de la main. Demain, il entrera dans le café, prendra place face à moi, sur ta chaise libre. (p. 23)



Vite nous y prenons plaisir. Josée Bilodeau note tout avec bonheur dans ce récit qui tient du journal intime et de l'aquarelle. Jouant de l'ombre et de la lumière, cette candeur devient vite fascinante.

Moi je regarde le coucher de soleil sur mon pays, pour la première fois me semble-t-il, et je trouve que c'est vrai, que c'est beau, que l'or du ventre de cette terre se reflète parfois dans le ciel, comme maintenant, ici. J'oublie les kilomètres l'espace de ce coucher de soleil et contemple la mort douce du jour sur le pays de mon enfance. (p. 42)

Certains parleront de mièvrerie, d'écriture un peu primaire. Peut-être... Pourtant, ce sont ces petits bonheurs qui font que la vie vaut la peine d'être la vie.

L'amour raz-de-marée

Marie-Claire Corbeil présente un personnage qui aurait pu être l'un des héros de Paul M. Marchand. William s'est réfugié sur la Côte-Nord, en proie à des crises qui le terrassent et le laissent quasi inconscient sur le sol. C'est que William, écrivain et esthète, s'est heurté à Tess au cours d'une rencontre mondaine. C'est l'amour bien sûr, l'amour comme une tornade qui met le feu partout et pulvérise l'être. William, qui s'était fait un devoir de vivre dans sa tête, ne possède plus sa vie. Il est jeté hors de lui par l'amour de cette femme.

Moi, j'étais pour la colère noire, tranchante. J'étais pour la guerre, toutes armes tendues. J'aimais le mépris que j'irradiais. Le corps droit, la tête haute et fière, les yeux à peine baissés vers ces limaces autour de moi. Mon dégoût des autres. Cette rage sans nom que je brandissais comme un bouclier. (p. 17)

Le récit raconte la fuite de William sur la terre de Caïn, cette marche d'halluciné qui le jette au sol en proie à de véritables crises, à un désir qui fait frémir la Côte-Nord jusqu'au Labrador, jusqu'à ce qu'il retrouve ses esprits.

J'ai Tess dans la peau, un raz-de-marée, et je sombre. Je suis là couché comme un navire coulé, comme un grand rorqual bleu échoué sur la grève. (p. 49)

On voudrait bien y croire mais les temps étant ce qu'ils sont, on ne peut que hausser les épaules devant la passion de William. On voudrait bien y croire mais nous ne sommes plus au temps de Lamartine et de Chateaubriand. Nous avons appris à faire autrement avec le condom et le sida.

William note, dans une sorte de journal intime, sa douleur, son amour et sa passion. William écrit au fur et à mesure de sa quête avec, en écrit filigrane, Tess qui s'infiltré dans le texte, apporte comme un vent de réalisme dans cette errance, permettant au lecteur de respirer.

Un livre extrêmement écrit, léché, maniéré même. Un souci de réalisme, une carte qui n'explique rien, un glossaire qui tente peut-être de donner un ancrage à ce texte sans vraiment y parvenir.

Bien sûr, ces histoires existent dans les livres, mais encore faut-il avoir un pied au sol pour nous permettre d'y adhérer. Marie-Claire Corbeil, malgré les artifices, ne parvient pas à convaincre le lecteur.



Josée Bilodeau



XYZ éditeur Collection dirigée par Yolande Villemare Intersyllabo

Il n'y a que deux stratégies pour se survivre : l'art et la vie

Herménégilde Chiasson Brunante

136 p. • 14,95 \$

XYZ éditeur, 1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone : (514) 525.21.70 • Télécopieur : (514) 525.75.37
Courriel : xyzed@mink.net